

# ADIEUX AU PETIT-CLAIRVAUX

par

M. ANDRÉ BELLARD

*Membre titulaire*

---

Limité au nord-ouest par l'actuelle rue Dupont-des-Loges, au nord-est par la Chaplerue qui dut son nom à la chapelle conventuelle et non à une hypothétique industrie chapelière, s'élevait autrefois au cœur de Metz le couvent du Petit-Clairvaux.

Les anciens chroniqueurs aimaient en faire remonter la fondation à saint Bernard en personne; mais les véritables « origines du Petit-Clairvaux à Metz » ont été élucidées par M. Dorvaux. Il est vrai que le couvent sis aux lieux que nous visiterons fut, jusque vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, occupé par les Frères de la Pénitence du Christ, dont l'ordre fut supprimé au concile de Lyon par le pape Grégoire X; lorsqu'en 1289, Bouchard d'Avesnes, évêque de Metz, mettait leur maison messine à la disposition des Cisterciens, il y avait cent trente-six ans que saint Bernard, fondateur de ces derniers, avait fermé les yeux. Quinze ans après, en 1304, ces religieux demandaient à Renauld de Bar, évêque de Metz, l'autorisation d'installer en leur place des religieuses cisterciennes, ce qu'il leur accorda puis fit sanctionner de l'approbation du pape Clément V. Les meilleures familles messines — les Chaigne par exemple — enrichirent la fondation nouvelle de leurs biens ou, au témoignage de l'obituaire publié par notre aîné le P. Thiriot, de leurs filles — tels les de Heu, de Gournay, de Warize, de Raigecourt, etc...

Le prieuré du Petit-Clairvaux, trois siècles durant, demeura dans une sainte ferveur.

Puis, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Huguette de Montarby, d'une vieille famille de Langres alliée à nos Gournay, devint supérieure ou, selon son titre à l'obituaire, « prélate » du Petit-Clairvaux; c'est avec elle que nous verrons se préciser l'une de ces manifestations de décadence dont, hélas, le siège épiscopal avait donné l'exemple. Dans le désir d'assurer sa succession à sa sœur Yolande elle en fit sa coadjutrice; et c'est Yolande de Montarby qui, survivant en 1629 à Huguette, obtiendra du pape Urbain VIII que le Petit-Clairvaux fût érigé en abbaye, ce qui fut fait par une bulle du 22 janvier 1631. Après quoi, Madame l'abbesse prépara sa propre succession et, en 1655, passa la crosse à Christine de Montarby, sa propre nièce et coadjutrice. Yolande de Montarby mourut l'an suivant, 1656, plus que nonagénaire: sa fin aura valu à Metz les prémices de Bossuet ès oraisons funèbres.

Bossuet avait 29 ans et, au contraire de ce que l'on peut observer dans la plupart des cas, une mansuétude qui, avec l'âge, se ramènera à de moindres proportions. En fait, c'est sous la crosse de Yolande de Montarby que l'abbaye avait vu s'épanouir la tendance à devenir « plutôt un chapitre noble qu'un couvent régulier »; le costume religieux avait fait place à un habit de coupe séculière dans lequel un souci tout mondain d'élégance avait fait large part au blanc... par référence à l'ordre de Cîteaux; la clôture n'existait plus. Ces dames, puisqu'aussi bien on les appelait « dames », recevaient et rendaient visites.

L'administration du Petit-Clairvaux n'en était pas meilleure. Pas davantage d'ailleurs celle de l'abbaye cistercienne d'hommes du Pontiffroy, décadente, celle-ci, au point de n'être plus incarnée que dans son seul abbé commendataire: Louis XV, supprimant l'abbaye du Pontiffroy, en unit les biens à ceux du Petit-Clairvaux avec l'agrément du pape Clément XIV (bulle du 20 septembre 1741). Mais depuis longtemps déjà le salut de l'antique maison n'était plus le fait d'un apport matériel: en la veille de la Noël 1756, le Roi en prenait acte et demandait au pape la suppression de l'abbaye du Petit-Clairvaux et l'union de ses biens à ceux d'une œuvre plus efficace: l'hôpital Saint-Nicolas. On entend trop souvent gémir sur les abus qui firent le lit de la Révolution pour que nous négligions de mettre en valeur l'énergique décision que Louis XV avait prise, et que le Saint-Siège ratifia. Par une de ces féroces ironies dont le sort est assez coutumier, les nobles dames du Petit-Clairvaux cédaient la place à une maison de redressement pour filles perdues et mendiants professionnels...

L'Hôpital Saint-Nicolas, quant à lui, s'était engagé à servir

à l'abbesse, dernière du titre, une pension annuelle de 1.600 livres, et aux dames chanoinesses une pension de 800 livres. L'une de celles-ci, la dernière sans doute, allait pouvoir en jouir durant plus de trente ans, et c'est pour avoir vu surgir un témoignage daté de ses activités que nous aurons été conduit à la présente communication dont les données générales ont été puisées chez nos devanciers.

En 1770, dom Dieudonné visitait les vestiges du Petit-Clairvaux; à l'ancienne abbaye (qui n'avait pas même retenu ses Repectives et allait être mise à l'encan en 1781), il consacrait ces lignes désolées: « La maison du petit Clairvaux, présentement abandonnée, a offert peu de choses à mes recherches. Il eût fallu au moins recueillir les anciens monuments qui s'y voyaient encore du temps que les dames religieuses l'habitaient; mais point du tout, on a tout brisé ou tout recouvert de crépi, de façon qu'on n'aperçoit plus pour ainsi dire aucun vestige de maison régulière en ce lieu. La chapelle, qui menace ruine du côté de la rue, n'offre aux yeux que quatre murailles. Elle était assez ornée du temps des dames; on y voyait de grandes épitaphes de la maison de Gournay. Tout est détruit. Nous n'avons pu recouvrer que quelques débris ».

Près de cent ans plus tard, en 1860, Fernand des Robert, chargé de présenter à la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle un rapport sur l'abbaye du Petit-Clairvaux, y préludera en ces termes: « Le cœur saigne lorsqu'on voit les souvenirs du vieux temps ne plus offrir que des ruines; telle est l'impression que l'on ressent en visitant l'abbaye des Petits-Clairvaux qu'on m'a chargé de vous décrire ».

On aurait bien surpris notre érudit devancier en prophétisant les saccages qui, par la suite, n'épargneraient pas même l'admirable monument contigu, cette maison crenelée où la ville de Metz installait en 1514, sa « grange d'artillerie » et dont, en 1860, elle avait encore la propriété. J'ignore, pour mon compte, dans quelles conditions précises, au cours de l'annexion, cette maison forte, sœur du grenier de Chèvremont et de la grange de la Commanderie Saint-Antoine, sortit du patrimoine municipal: il était, en tout cas, réservé à l'année 1953 d'attenter à l'intégrité de cet admirable fleuron du diadème de la vieille cité de jour en jour plus pauvre de témoins de sa gloire.

Au temps où Fernand des Robert écrivait, le Petit-Clairvaux appartenait à M<sup>me</sup> de Lavernette, qui le revendit au fabricant de chaussures troyen Herbin-Tisserant, auquel on doit l'édification

des immeubles modernes toujours visibles à l'angle Chaplerue-Dupont-des-Loges. A la mort de ce dernier, en 1875, le Vosgien Emile Moitrier fondait, sur l'emplacement même du Petit-Clairvaux, l'importante fabrique de conserves alimentaires que nous venons de voir succomber à la crise économique consécutive à la guerre de 1939-1944. L'un et l'autre, ces successeurs des dames chanoinesses avaient pris soin de recueillir les vestiges remis fortuitement au jour. M. de Bouteiller put voir en place trois colonnettes du cloître primitif, et les tronçons de plusieurs autres engagées dans le mur à la façon de moëllons; d'un autre mur on avait dégagé, dit-il, une assez belle Vierge du XIV<sup>e</sup> siècle, la tête séparée du tronc, puis un saint Sébastien du XV<sup>e</sup>, en morceaux dont pas un ne manquait.

Emile Moitrier, pour sa part, fit remettre au Musée de Metz une assez bonne tête de Madone et une tête d'ange adorateur, recueillies lors des premiers travaux; en 1948, un travail de fouille au voisinage de l'emplacement du cloître permettait encore à la maison Moitrier de recueillir et de remettre au Musée de Metz trois nouveaux fragments de statues, de bonne facture: mains accolées en attitude d'oraison ou étreignant un ciboire, le tout en pierre de Jaumont; un membre du personnel avait collecté de son côté deux têtes de statues. Le travail qui permit ces trouvailles avait comme daté l'ultime effort de la firme messine vers un regain de prospérité; très peu d'années plus tard, elle allait cesser toute activité.

En 1953 commençaient les modifications radicales qui devaient réaliser l'édification d'immenses garages d'automobiles sur l'emplacement même du Petit-Clairvaux. La bonne volonté des propriétaires, MM. Tilly, malheureusement balancée par l'effroyable puissance des engins modernes mis en œuvre et l'indifférence de leurs conducteurs, a permis d'accroître de quelques bons morceaux le lot de documents qui permettront au Musée de Metz de transmettre le souvenir de l'abbaye anéantie.

A l'heure où nous rédigeons ces lignes, ce qui fut le Petit-Clairvaux a fait place à une immense excavation au fond de laquelle s'agitent « bull-dozer » et camions. Disparue, la « petite porte ogivale » tournée vers Chaplerue que décrivait Charles Abel, et qu'on pouvait voir récemment encore; disparues les quatre baies ogivales murées, parallèles à la Chaplerue, que la destruction de l'atelier de ferblanterie laissa distinguer quelque temps; disparus les derniers vestiges du cloître qu'avaient laissé subsister, sur la droite, les aménagements Herbin-Tisserant; Fernand



TORSE D'UN ROI MAGE  
Trouvaille du Petit-Clairvaux

des Robert pouvait encore, en 1860, l'évoquer en ces termes: « il était rectangulaire et formé par de petites colonnes de pierre de deux mètres d'élévation qui soutenaient une toiture de tuiles, et formaient un couloir de 12 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur », et il précisait qu'« on remarque encore des deux côtés d'une porte ogivale deux colonnes très minces à chapiteaux gothiques d'un beau travail ».

Par bonheur, nous avons pu redécouvrir l'inscription que Dom Dieudonné avait recopiée dans ce cloître en 1770. Ses splendides capitales XIV<sup>e</sup>, en relief, hautes de 65 mm, ornent un bandeau biseauté qui circonscrit trois côtés d'un rectangle de 2 m. 14 de largeur, bordant l'enfeu maçonné où probablement repose toujours le prêtre Jehan de Buglel, fils d'un changeur. Cette inscription ôte toute perplexité quant à la disposition du cloître disparu; on peut la déchiffrer actuellement encore, laborieusement, car un enrobage séculaire dans des terres rapportées en a corrodé le début et la fin (les parties de l'inscription verticales), et le choc malencontreux d'un outil l'a dégradée en son milieu; il n'y a pourtant nul doute « CI GIST IEAN DE BVQLEL LI PRESTEL FILZ IEHAN BVGLEL LE CHAINGEVR QVE FVT QVI MORVT LE DANREN IOVR DAOVT M CCCC ET XI ».

Au delà de cette inscription, aux abords des précédentes trouvailles, un torse de statue polychromée fut mis au jour; par une chance peu commune, sa tête et sa main droite se trouvaient au nombre des vestiges recueillis en 1948...

La tête d'une sainte couronnée fut également recueillie en ces lieux et la statue dont elle provenait aurait, semble-t-il, pu revendiquer l'autre main droite découverte en 1948 (1). Enfin fut

---

(1) Informé par nos soins de ces dernières découvertes et, photographies à l'appui, sollicité de nous obtenir de spécialistes l'identification des personnages représentés, M. le Directeur des Musées de France nous répondait par lettre du 15 juillet 1954: « A la suite de votre lettre du 9 juin, j'ai pris l'avis de M. Pradel, du département des sculptures du Musée du Louvre. Les statues dont vous nous entretenez sont d'un grand intérêt, non seulement par la qualité de leur sculpture, mais encore par le thème qu'elles illustrent, thème rarement figuré au Moyen Age. Il s'agit de façon presque certaine des rois mages: l'un tenait soit la myrrhe, soit l'encens, et l'autre (qui n'est pas une femme mais un roi imberbe) apportait l'or. Il ne resterait plus qu'à trouver le troisième roi, qui ne serait pas le moins intéressant. En tout cas, le Musée de Metz se doit de faire entrer dans ses collections ces sculptures, dont je crois inutile de souligner la rareté et la beauté ».

Par dons et emplettes, s'échelonnant du 15 janvier 1948 au 9 janvier 1955, le Musée de Metz a pu rassembler tous les éléments des trouvailles en cause. Une fois de plus, la nature de la pierre employée (calcaire jaune de Jaumont) atteste l'existence à Metz de sculpteurs remarquables et peut-être d'une école. Quel chercheur de l'avenir affrontera ce problème à partir des vestiges recueillis et de la prospection des archives ?

mise au jour la partie supérieure, creusée en coquille cannelée, de ce qui avait été une niche abritant l'une des statues recouvrées.

Mais la plus éloquente pièce allait être recueillie, en deçà de la sépulture de Jean de Buglel, au sein du bloc de maçonnerie dans lequel elle avait été scellée il y a 220 ans. C'est une pierre posée lors de la fondation de quelque bâtiment du Petit-Clairvaux, cinq lustres avant la suppression de l'abbaye. Aux dimensions de 32 centimètres sur 31 quant à sa surface, elle porte, sur huit lignes, en majuscules elzéviriennes, l'inscription suivante :

CETTE PIERRE EST  
PAVSEE PAR DAME  
THERESSE LE  
BEQVE DE  
MAIAINVILLE DAME  
DE LABAYEIS DE  
CLARUAVX A  
METZ ANS 1733

Au milieu, une petite cuvette circulaire a été creusée, de 35 mm. de diamètre pour 4 mm. de profondeur, au fond de laquelle, de bord en bord, se trouve gravée une croix. Après avoir erré quelque peu du fait de l'orthographe « Le Bèque » pour « Le Bègue », j'ai pu trouver mention du décès de la chanoinesse dans les « Documents généalogiques » de l'abbé Poirier, et par là mettre la main, aux Archives municipales, sur l'inscription correspondante au registre des Décès de la paroisse Saint-Victor, pour la période 1779-1791.

C'était une chanoinesse de vingt printemps (née en 1713). Thérèse Le Bègue de Majainville, lorsqu'elle « pausa » la pierre qui vient de revoir le jour pour la première fois. Nous pouvons l'imaginer fort gracieuse, sous le costume décrit par Charles Abel : « portant une robe de serge blanche avec une pièce d'étoffe noire flottant sur la poitrine, un bonnet de toile où se joue un cordonnet noir roulé plusieurs fois sur la tête, et sur les épaules un grand manteau blanc traînant ».

Mais en quelques lignes le vieux registre de Saint-Victor a tôt fait d'effacer la vision de fraîcheur. Thérèse Le Bègue de Majainville avait survécu à son Petit-Clairvaux, l'avait vu mettre à l'encan et saccager ; elle eut le temps de voir éclore la Révolution, disperser le clergé régulier, confisquer les biens d'église ;

pourtant quand elle s'éteindra le 28 octobre 1790 (on l'inhumera le lendemain sous le porche même de Saint-Victor), elle n'avait pas vu le pire: ce chanoine Nicolas-Charles-Etienne de Ficquelmont, son cousin issu de germain, qui l'accompagne à sa dernière demeure et va barrer l'acte de décès de sa longue signature, c'est lui qui sera, à Metz, un an et demi plus tard, le premier martyr de la Révolution. Notre confrère, M. Fleur, a conté par le menu, dans « l'Austrasie », sa montée au calvaire, tout cela qui s'est passé le 15 mai 1792 devant les lieux mêmes où nous l'évoquons aujourd'hui: l'arrivée du chanoine de Ficquelmont, qui débouche de la rue des Jardins entraîné par la populace, traverse la place d'Armes, est massacré dans le grand escalier de l'hôtel de ville puis pendu à un réverbère au flanc de la cathédrale.

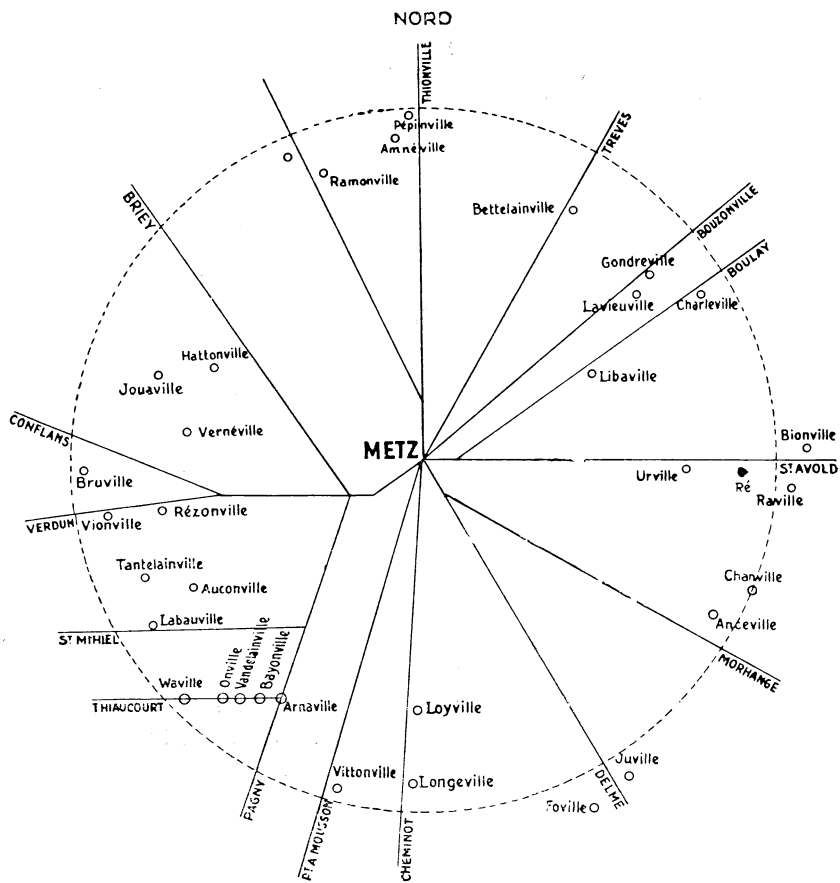
\*  
\*\*

Charles Abel, croyant avoir déjà vu la ruine définitive du Petit-Clairvaux, écrivait en 1856: « Ces voûtes effondrées où hennit un cheval, où siffle un palefrenier, qui se souvient qu'elles ont retenti de la voix de Bossuet? » décrivant « ces sculptures, ces peintures à fresque corrodées par la pluie, ces inscriptions ensevelies dans la chaux, ces tombes où reposent encore de pieuses abbesses »...

Cent ans plus tard, il nous était donné de voir à l'œuvre les diaboliques engins des temps modernes: ils ont radicalement anéanti le vieux couvent messin jusque dans ses plus secrètes assises, sans ménager, bien sûr, les sépultures rencontrées. Et c'est à nous qu'il vient d'incomber de faire vraiment aujourd'hui les derniers adieux au Petit-Clairvaux.

---





Les noms en -VILLE  
autour de Metz